

N° 148 Prix : 1 fr. 20

Belgique : 1 fr. 50



*En proie à une émotion intense, elle dissimula
son visage dans ses mains. (4647)*

C. I.

LIVRAISON 589

Elle avait baissé les yeux et son regard s'embuait de larmes.

Jacques Valbert vit son émotion et lui prit la main :

— Je reviendrai Solange, si vous m'y invitez...

CHAPITRE DLXVI

NOËL

Lucie versait le café fumant dans les tasses de son mari, de son beau-frère, de Nini et de Jacques Valbert, dont le capitaine avait fait la connaissance récemment et qui avait accepté de dîner en leur compagnie.

La conversation roulait sur les événements qui passionnaient l'opinion.

— Décidément, disait Alfred Dreyfus, nous ne pouvons pas vivre tranquilles. Il y a vraiment dans l'air un ferment d'agitation extraordinaire, voici qu'à peine sortis des troubles intérieurs, nous voyons surgir un incident franco-turc...

— Oh ! dit Jacques Valbert, nous n'avons jamais été bien tranquilles dans nos rapports avec l'« Homme-malade »... Le Sultan n'est pas un homme qui casse les vitres ; mais il emploie cette force d'inertie qui est propre à l'oriental pour briser les volontés les mieux trempées. Ainsi, comme pour ce qui se passe actuellement, on lui réclame une somme due : il se garde bien de nier la dette ; il discute seulement la forme, il s'engage même à rembourser ; mais il ne fixe pas d'échéance... Les jours, les

semaines, les mois se passent, la situation ne change pas. Si l'on se fâche, il s'échappe par la tangente et si l'on veut prendre des gages, qu'on envoie une escadre, on apprend que les douanes sont affermees à des tiers qui auraient le droit de nous intenter une action pour entraves à l'exercice de leur concession.

— Toujours est-il que la France a été obligée d'expédier une flotte à Mitylène ! dit Mathieu.

— Eh oui ! mais je ne serais pas étonné, rétorqua le journaliste que tout se termine simplement par un exploit d'huissier... inexécutable.

— Enfin, on peut se consoler en se disant que la campagne de Chine est finie et que les drapeaux sont à l'abri sous le dôme des Invalides...

— Bah ! le vent est à la bataille, il n'y a rien à faire, mes pauvres amis... à Jérusalem, les moines grecs ont assailli les Franciscains et dans les Balkans, malgré l'avènement du nouveau roi de Serbie Alexandre, le calme ne semble pas près de régner...

— Oh ! c'est trop naturel ; la répudiation de la protection de l'Autriche par le jeune souverain, son mariage avec la belle Draga, le parrainage officiel de la Russie, ne semblent pas des gages de paix...

— A propos de Balkans, s'exclama Nini, j'ai appris ce matin par mon amie, Miss Russel, que l'on n'avait pas de nouvelles de Miss Stone...

Et se tournant vers Valbert, elle ajouta :

— Il faut que nous vous disions que nous sommes revenus d'Amérique sur le même paquebot que l'apôtre américaine ?

— Vraiment ?... Quelle femme est-ce donc ?...

— Oh ! une vieille fille, sans beaucoup de grâce, mais avec cette âme d'évangéliste qui veut faire des prosélytes à tout prix... Elle est partie seule là-bas avec sa gouvernante et elles ont disparu... D'après certaines rumeurs,

elles auraient été enlevées par les brigands macédoniens... Et miss Russel ajoutait qu'on lui avait demandé une rançon de cinq cent mille francs et que, comme elle n'avait pu être versée à temps, les deux femmes avaient été massacrées... C'est vraiment triste...

— Espérons qu'il n'en est rien et qu'on pourra les délivrer à temps ; je crois bien que les consuls s'en occupent... Mais il y a à ce fait une explication assez simple. Outre le fait patent du brigandage, il y aurait, paraît-il, seize ou dix-huit bandes rançonnant les voyageurs, l'opinion bulgare est tout à fait hostile aux missionnaires. D'autre part, les hommes d'état serbes, bulgares ou macédoniens rejettent toute la responsabilité du brigandage sur les turcs... La Macédoine, d'ailleurs, est sous le joug des turcs et il semble bien difficile du purger ce pays, montagneux et d'accès difficile de ses bandes de pillards... Pour arriver à un résultat tangible, il faudrait que la civilisation gagne du terrain et on n'y arrivera qu'en y créant des industries, en construisant des routes, des chemins de fer, des centres administratifs répondant à des exigences commerciales que les richesses minières du pays justifieraient...

« Mais pour cela, il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent et les petits pays balkaniques sont d'une constitution trop précaire encore pour se lancer dans de grandes entreprises. Et deux grandes nations s'y disputent la prépondérance : l'Autriche et la Russie...

« Hélas ! c'est de là que sortira le conflit futur... L'Autriche, pour faire pièce à la Russie, encourage la Turquie, tandis que la Russie n'ose entrer dans la voie des sacrifices justement en raison de l'inertie ou de l'hostilité de la Turquie...

La conversation se continua encore un instant ainsi, puis Nini se mit au piano, et la soirée se termina assez gaïement.

*
**

L'année s'acheve...

Les cloches des églises sonnent à toute volée, pour appeler les fidèles à la fête de minuit ; mais bien plus nombreux sont ceux qui passent le seuil des tavernes, après avoir passé la soirée dans quelque joyeux music-hall dont la revue de fin d'année soulevait les rires des spectateurs...

La verve parisienne se donne libre carrière ; on blague, on rit ; on oublie les heures critiques qui viennent de passer et celles qui viendront. Paris, à l'aube de ce siècle danse sur un volcan...

C'est comme une mousse légère qui monte aux cerveaux et les grise. Dans les maisons, autour des arbres de Noël, les enfants dansent, heureux des belles étrennes qu'on vient de leur octroyer...

Chez les Dreyfus, il y a ce soir, encore, nombreuse assistance.

Clemenceau est là, ainsi que Léone d'Harcourt et Valbert. Toute la famille a voulu, cette année, se réunir au malheureux capitaine, maintenant que l'espoir luit de nouveau...

Car l'espérance est revenue...

Le gouvernement de M. Loubet semble tout à fait disposé à reprendre l'examen de la cause du martyr qu'il a, l'autre année, grâcié, dans un but d'apaisement.

A l'intérieur, le pays semble pacifié et quoique de lourds nuages s'amoncelèrent à l'horizon, un peu de la gaieté ambiante envahit la maison du capitaine...

La vie familiale, la gaieté des petits, l'amour de Lucie, l'estime de tous ses amis, chaque jour plus nombreux, le réconfortent et l'entraînent à nouveau vers la vie normale.

Il espère, il espère enfin, qu'un jour, il pourra porter

de nouveau fièrement cet uniforme d'officier qu'il a dû abandonner dans ses jours de malheur...

Et tous, autour de lui, s'empressent d'aviver cet espoir, cette flamme de vie... Tous cherchent à augmenter sa foi.

Puis l'on prend place autour de la table du réveillon. Les enfants, exceptionnellement, restés debout, en ce jour de fête, battent des mains et dévorent des yeux la pyramide de friandises qui s'élève au centre de la table, sous le gui traditionnel qui enguirlande la suspension.

Les langues se délient, tous parlent et, au dessert, des toasts, des souhaits s'échangent...

La nuit s'écoule lentement ; au dehors, une nuit claire et froide invite à la promenade et au noctambulisme...

Et ils sont nombreux les promeneurs joyeux, criant, riant, chantant.

Cette nuit, on ne se sépare pas, on va chez l'un, chez l'autre, il faut voir lever l'aube... Paris est entouré d'un halo lumineux, fait des milles lumières de la ville... Dans les eaux de la Seine se reflètent ces feux, qui prennent au creux des petites vagues, une vague figure de pierres précieuses...

De longues traînées de flamme, ou de gemmes lactées coulent paresseusement au fil de l'eau...

— Comme c'est beau ! s'exclame Léone d'Harcourt.. On dirait des rubis, des opales, des diamants...

Sur le sol, la neige tombée dans la matinée, que le froid de la nuit a congelé, craque sous les pas des promeneurs.

Mais personne ne songe au froid, la flamme intérieure réchauffe tout le monde...

Cependant, voici qu'au coin d'un pont, un homme en haillons tend la main... La misère, elle est là encore,

quand même, la misère hideuse, en haillons, qui grelotte de fièvre, de froid, de faim...

Un frisson secoue la béate torpeur des promeneurs.
Envolée la joie !

L'année qui commence sera aussi dure, aussi mauvaise que ses devancières, il y aura encore des malheureux et des heureux...

L'aumône se tend, emplissant la main glacée du misérable...

Mais qu'est-ce que l'aumône d'un soir.

La vie assurée pour le lendemain peut-être...

— C'est déjà beaucoup, dit sentencieusement quelqu'un, il n'en faut pas tant pour que la chance tourne... Un jour de pain assuré et l'on peut, peut-être, être sauvé..

— Peut-être... peut-être...

L'aube d'un jour nouveau, d'une année nouvelle, d'un siècle nouveau se lève et cette idée monte au cerveau des réveillonneurs...

Mais, parfois, parmi la fête, paraît le vagabond, le miséreux, le haillonneux qui rappelle que la faim, la maladie, la mort, la guerre, n'ont pas fait trêve pour cela...

C'est comme une eau-forte, durement burinée par un Rops illuminé, une Danse macabre, qui sous les vêtements de fête, montrent les oripeaux souillés, sanglants de la vie, telle qu'elle est...

Et quelque part, dans un coin de la ville, après que les violons se sont tus, une voix récite l'émouvant poème de Victor-Hugo :

« Donnez !... L'aumône est sœur de la prière... »

Et qu'une autre, ailleurs, riposte par les vers de Jean Richepin :

« Hélas ! il n'en va pas de même
« Pour les fleurs du printemps humain...
« Au cri disant : « Je veux qu'on m'aime ! »
« Nul bien souvent ne tend la main !
« A la pauvre fleur solitaire,
« Ni sève, montant de la serre,
« Ni soleil, aux yeux, réchauffant,
« Et sous l'injuste destinée,
« Ainsi plus d'une s'est fanée... »

La muse française fait retentir partout des accents humanitaires. Partout, c'est avec plus d'amour qu'on se penche sur le prochain...

Le symbolisme, s'il a fait naître au cœur des peuples un peu plus de tristesse a engendré aussi un peu plus de bonté... Avec des écrivains naturalistes, comme Zola, la vérité se fait jour ; on comprend que l'aumône ne suffit plus, qu'il faut aussi un peu plus de justice.

Et si l'on voulait dire sous quel signe naît ce siècle pour se différencier de tous ses devanciers, on pourrait dire qu'il vient au monde sous le signe de la fraternité et de l'amour...

On s'est bien battu, bien haï ; on se battra, on se haïra encore car l'être humain est loin d'être parfait ; mais tous s'efforcent vers plus de bonté, plus de compréhension, plus d'amour...

Et de ces convulsions de haine, jaillit une flamme pure, consumant toutes les scories... Les hommes se tendent la main sur des ruines qu'ils ont faites eux-mêmes ; les peuples, le Kaiser Guillaume II, en tête avec Nicolas II, parlent de paix universelle, réunissent des Congrès qui doivent l'établir pour toujours sur la terre...

Hélas ! nous savons trop bien que toutes ces promesses de paix, fervente et éternelle, seront emportées

par le vent mauvais de la haine, soufflé par l'intérêt, la cupidité, la sottise...

Mais il faut enregistrer, cependant, cette heure où les hommes, pendant de rares heures, de rares mois, rêverent de fraternité universelle et s'incliner bien bas devant ceux qui nourrirent cette utopie sincèrement et sans arrière-pensée...

Trop vite hélas! tout fut consommé et les apôtres de l'aube du XX^e siècle réduits au silence par le bruit du canon..

CHAPITRE DLXVII

PAUVRE AMY

— Docteur, je vous en prie, dites-moi la vérité?...

— Eh! mon cher monsieur, que voulez-vous que je vous dise. Notre jeune malade est gravement atteinte et elle risque de mourir de consommation en même temps que de son mal physique... La médecine ne peut rien, ou pas grand'chose pour elle, car si nous l'envoyions dans un sanatorium pour soigner ses poumons malades, nous la tuerions sûrement, en peu de temps; son moral est trop atteint... La seule chose qui pourrait la sauver serait la distraction et aussi un climat plus doux que celui de cette région...

— Alors, vous me conseillez de l'emmener sur le continent...

— Sur le continent, si vous voulez, mais si vous pouvez, sans la fatiguer, par petites étapes, l'emmener jus-

qu'en Egypte, vous auriez peut-être quelques chances de la voir revivre...

— Merci, docteur...

— Seulement, surtout, ménagez-la; la distraction ne doit pas devenir fatigue; si elle pouvait supporter un voyage sur mer, d'abord, ce serait très bon... Par exemple, une croisière, le long des côtes de France, débarquement à Bayonne, traversée du Sud de la France ou de l'Espagne, en direction, soit de la Riviera, soit des Baléares, puis croisière en Méditerranée, jusqu'à Constantinople, et retour en Egypte... Il est probable que notre jeune malade, si elle arrive jusque-là sans rechute, sera sauvée, tout au moins pour un temps... Mais allez doucement... La flamme de sa vie est faible, faible... Ne perdez jamais cela de vue.

James Wells reconduisit le médecin et échangea avec lui une vigoureuse poignée de main.

Puis il rentra dans son cabinet de travail où il resta songeur un bref instant, le temps de se composer un visage avant de rentrer dans la chambre.

La jeune femme était pour l'explorateur une source incessante de chagrin.

Une fois passé le premier enthousiasme du début de l'installation, elle était retombée dans son hypocondrie... Et elle avait repoussé tout projet de mariage proche...

— Nous sommes très bien, ainsi, disait-elle. Que nous fait l'opinion du monde ?...

James, à bout de patience avait fini, malgré l'opposition de la malade qui ne quittait plus sa chaise-longue, par appeler un médecin.

Et celui-ci venait d'être formel. Si l'on ne parvenait pas à faire réagir la malade, celle-ci s'éteindrait comme une flamme à laquelle manque l'huile.

James retourna auprès d'elle.

Elle avait les yeux fermés et semblait dormir et il la contempla avec tristesse.

Sur ses joues de petites taches très rouges marbraient les pommettes et, comme elle ouvrait ses grands yeux bleus, qui avaient un éclat extraordinaire, James Wells dut réprimer un sanglot.

— Tu as la fièvre, ma chérie, dit-il en prenant la main décharnée de la jeune femme dans la sienne.

— Un peu, James ; mais tu as bien entendu le médecin dire qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter...

Hélas ! James savait bien le contraire.

Néanmoins, avec un sourire, il dit d'un ton léger :

— Ecoute, Amy, j'ai fait des projets... Nous ne pouvons pas passer l'hiver ici, dans cette solitude. Si tu étais bien portante, il y aurait les longues promenades, la chasse, bien des choses ; mais dans ton état, ce n'est pas cela qu'il te faut...

— Je t'assure que je suis très heureuse ainsi, James...

— Mais, moi, je ne le suis pas, Amy... Vois, tu restes ici, étendue sur une chaise-longue sans autre horizon que ce que tu vois de ta fenêtre. Toi et moi, nous avons beaucoup trop voyagé pour nous complaire dans cette solitude et ce silence. J'ai pensé que nous pourrions faire une croisière en mer ; ne le voudrais-tu pas, Amy, j'en serais si heureux ?...

— Si cela te fait plaisir, James ! répondit-elle avec un sourire résigné.

Elle se redressa un peu, puis d'une voix sourde, elle ajouta :

— Mais avant, James, je veux délivrer ma conscience du remords qui pèse sur elle. Non, ne m'interromps pas, ajouta-t-elle, voyant Wells prêt à faire une objection... J'ai décidé d'écrire au capitaine Dreyfus pour lui avouer ma faute et le supplier de m'accorder son pardon.

— Si tu crois vraiment trouver un apaisement en agissant ainsi, fais-le. Je rendrai grâce au ciel, si tu peux enfin être délivrée de tes souffrances. Te sens-tu la force de le faire ?...

— Oui, tout de suite... Veux-tu sonner Mabel ?

— Ne pourrai-je t'aider moi-même ?

— Non, je t'assure ; je préfère être seule pour écrire cette lettre, cela ira plus vite... Tu peux pendant ce temps penser à notre voyage...

James Wells sortit et quelques instants plus tard, la femme de chambre pénétrait dans la pièce.

— Madame m'a fait appeler ?

— Oui, Mabel, je désirerais que vous m'aidiez à me lever ; j'ai une très longue lettre à écrire. Puis vous m'apporterez un peu de thé, regarderez le feu, afin qu'il ne s'éteigne pas et vous me laisserez seule jusqu'à ce que je vous appelle...

— Bien Madame.

La jeune fille obéit, puis sortit, laissant Amy seule. Celle-ci s'assit devant son petit secrétaire et se mit à réfléchir.

Elle se demandait sous quelle forme elle allait formuler sa confession au capitaine Dreyfus. Maintenant, qu'elle était à pied d'œuvre, ce devoir lui paraissait au-dessus de ses forces...

Le désespoir s'empara d'elle ; une sueur froide ruisselait sur son front et ses mains tremblaient...

Enfin, dans un sursaut de volonté, elle écrivit presque sans reprendre haleine :

« A Monsieur le Capitaine Dreyfus.

« Monsieur,

« Après une longue et douloureuse lutte intérieure,

je me suis enfin résolue à vous faire l'aveu que vous trouverez ci-après.

« Les faux, dont on vous a accusé d'être l'auteur, ont été commis, à mon instigation, par le colonel Henry. Je me repens très sincèrement d'avoir pu, poussée par la haine que je nourrissais contre vous, me laisser entraîner à commettre un acte aussi ignoble. Je souffre indiciblement de ne pas avoir trouvé plus tôt, le courage de vous confesser mon crime. A plusieurs reprises, j'ai été sur le point de vous faire cet aveu.

« Comme à l'Etat-Major auquel je m'étais adressée j'ai rencontré des obstacles, je me suis trouvée découragée. Je ne dis pas cela, pour me disculper, car j'avais le devoir d'essayer par tous les moyens de faire prendre ma requête en considération. Et, avec plus de ténacité, j'y serais sans doute parvenue.

« Si cet aveu ne peut malheureusement plus rien en ce qui concerne les maux dont vous avez injustement souffert, j'espère très sincèrement que, pourtant, il contribuera à vous délivrer à jamais des suspicions qui pèsent encore cruellement sur votre existence. En proie au profond repentir, j'ose vous prier de m'accorder mon pardon et de tenir compte, pour me remettre mon immense crime, que vous avez aussi, un jour, détruit en moi tout désir de vivre et brisé mon existence.

« Profondément affligée à la pensée des supplices que vous avez injustement endurés, j'espère aujourd'hui de toute mon âme, qu'ils vont enfin s'achever.

« Amy Nabot. »

Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune femme. Elle posa la tête sur le dossier de son fauteuil et, épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir, abaissa ses paupières.

— Je vais essayer de devenir calme, maintenant, se proposa-t-elle; les larmes soulagent le cœur, mais elles ne délivrent pas. Mais le malheur que j'ai causé est trop grave pour que puisse gagner mon pardon par une simple lettre pleine de repentir et de quelques larmes.

James attendait, depuis longtemps, qu'on l'appelât. Dès qu'il entendit la voix de la jeune femme, il accourut et la trouva en larmes.

— Je n'aurais pas dû te permettre d'écrire cette lettre, cela t'a bouleversée.

Amy essuya ses larmes qui noyaient son visage et s'efforça de sourire.

— Ne t'inquiète pas de moi, James.

— Et montrant la lettre, elle demanda .

— Ne veux-tu pas la lire?

— Oui, puisque tu m'y autorises.

Il lut et, tout ému, il se tourna vers Amy et l'attira sur son cœur.

— Maintenant, tout ira bien, dit-il, il va te pardonner. Il te faut, maintenant, essayer de retrouver le calme. On ne peut faire plus.

Elle lui prit la main et le regarda dans les yeux, en disant :

— Toi, mon bon Jacques, c'est parce que tu m'aimes, que tu es pour moi un juge si indulgent!



Le lendemain, James Wells fit, à la première heure, appeler le chauffeur.

— Nous partons pour Londres, aujourd'hui, lui

dit-il; vous allez aider Mabel à tout préparer pour un long voyage. Toutes les robes de madame et tout ce dont elle a besoin.

— Bien, monsieur...

Trois heures plus tard, Amy, emmitoufflée dans ses fourrures, montait dans la limousine. James prit place auprès d'elle et la voiture roula à toute allure sur la route de la capitale.

— Je regretterai peut-être ce pays, dit Amy.

— Alors, nous y reviendrons, ma chérie...

En arrivant dans la capitale, les deux voyageurs descendirent dans un palace. La fièvre, comme tous les soirs, montait aux pommettes d'Amy. James la fit coucher immédiatement et lui administra lui-même la potion prescrite par le médecin.

Bientôt, la respiration régulière de la jeune femme lui apprit qu'elle s'était endormie.

L'explorateur descendit alors dans le hall du palace et se rendit au guichet où il demanda s'il n'y avait aucune correspondance pour lui.

L'employé, chargé du courrier, lui tendit aussitôt une enveloppe qui était arrivée, lui expliqua-t-il, par le dernier courrier.

James Wells la décacheta rapidement et lut :

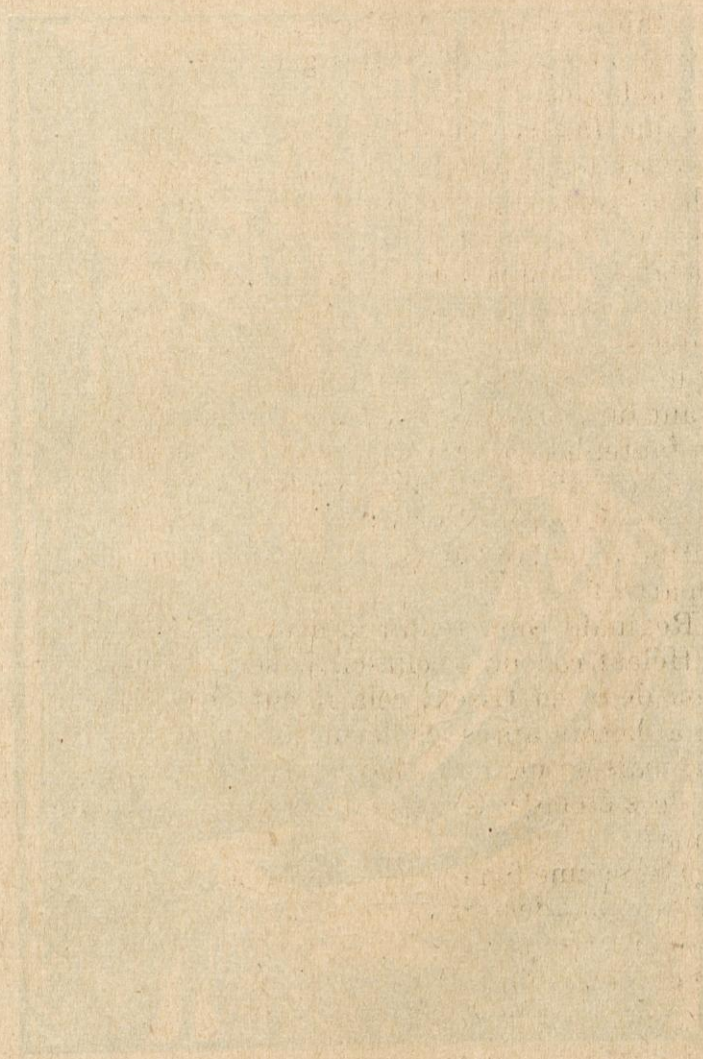
« Mon cher ami, entendu. Votre dépêche m'a atteint comme je préparai moi-même une croisière, je viendrai vous trouver à votre hôtel ce soir même pour arrêter avec vous les derniers détails. Amicalement.

« Reginald Bury. »

Reginald Bury était le dernier fils de lord Rowland; il jouissait, quoique cadet, d'une très belle fortune et l'avait employée, jusqu'à ce jour, à voyager au gré de sa fantaisie.



*Yvonne aperçut, avec surprise, son mari que l'on conduisait
dans la chambre. (p. 4649)*



Il s'était lié avec James Wells, au cours d'un voyage en Afrique, où les deux jeunes gens avaient ensemble fait de nombreuses battues.

Dès que James Wells avait connu l'opinion du médecin sur la santé d'Amy, il s'était aussitôt souvenu que Reginald possédait un yacht qu'il avait mis à plusieurs reprises à sa disposition.

Il avait donc aussitôt téléphoné au club où descendait le jeune homme lorsqu'il était à Londres et ayant obtenu l'assurance qu'il était en ce moment en Angleterre, il lui avait aussitôt télégraphié.

Ayant lui la réponse du jeune homme, il prit place dans un fauteuil et attendit patiemment sa venue.

Un quart d'heure s'était d'ailleurs à peine écoulé, qu'une voix joyeuse s'écriait :

— Hello! old boy! alors, on est à peine revenu qu'on veut repartir?

Et Reginald Bury tendit la main à James Wells.

— Hélas! répondit celui-ci, je serai bien resté une saison ou deux en Essex; cela m'eût beaucoup reposé, car j'en ai besoin après les dernières aventures que j'ai courues; mais je me suis chargé du soin d'une vie qui menace de s'éteindre si je ne puis parvenir à ranimer la flamme?

— J'aime une femme, dit simplement James Wells; je l'aime depuis des années; je l'ai suivie à travers le monde où elle risquait sa fragile santé à chaque instant; je suis parvenu enfin à la sauver de tout péril matériel; mais elle se meurt de consommation. Ses poumons et ses bronches aussi sont fragiles. Le médecin m'a conseillé un voyage en mer, puis des climats plus doux pour le repos...

— Et vous avez pensé à moi...

— J'ai pensé à vous.

— Vous avez bien fait; d'autant mieux fait que **mon**

yacht est tout prêt à appareiller; j'avais l'intention de partir pour le Japon... De quel côté aimeriez-vous aller?

— J'avais pensé aux Baléares, puis en Egypte...

— Parfait... Et je vous reprendrai au retour... Bien entendu, nous flânerons en route, si avant de relayer en Egypte, vous voulez visiter la Grèce et Constantinople, c'est très possible.

James Wells poussa un soupir.

— Cela dépendra de la santé de la pauvre Amy...

— Nous prendrons tout le temps que vous voudrez. Quand pensez-vous être prêts pour le départ?...

— Le plus tôt sera le mieux, car le climat de l'Angleterre ne vaut rien, absolument rien pour elle.

— Après demain?

— Soit!... Maintenant, ne voulez-vous pas dîner avec moi, Reginald?...

— Volontiers, si, toutefois, vous voulez bien venir au club où j'ai donné également rendez-vous à quelques amis...

— Oui... Seulement, je vais vous demander quelques minutes afin d'aller voir Amy et laisser quelques ordres à son sujet...

James Wells monta rapidement dans la chambre de la jeune femme, constata qu'elle dormait paisiblement et s'entretint quelques instants avec Mabel, pour lui recommander son amie.

Puis il alla rejoindre Reginald Bury.

Le surlendemain, les trois jeunes gens s'embarquaient à bord du « Glory », le beau yacht blanc de Reginald.

CHAPITRE CLXVIII

LE BEAU VOYAGE

Le « Glory » voguait sur les flots de l'Atlantique, le temps était exceptionnellement beau...

Assis dans des rocking-chair, les trois voyageurs devisaient paisiblement en jouissant de la douceur de l'air...

Amy paraissait déjà mieux portante, le rouge de ses joues n'avait plus cet éclat fiévreux des semaines précédentes; James Wells renaissait à l'espoir, car la jeune femme semblait avoir oublié son souci et son remords...

Reginald Bury était pour pour quelque chose dans cette guérison, car le jeune homme était un véritable boute-en-train.

Il avait plus fait pour la distraction de la jeune femme avec ses facéties et ses récits que l'explorateur avec tout son amour.

On croisait maintenant au sud de la Bretagne et Reginald contait des histoires bretonnes de jadis. La jeune femme, très intéressée, l'écoutait avec attention, car il contait avec esprit.

— Voici l'île de Sein, la terrible, celle qui a causé

plus de naufrages qu'aucune autre île du monde... C'est là aussi que vécurent les derniers naufrageurs, les pires sauvages que la terre eut jamais portés... Ils vivaient uniquement du pillage des épaves... Dans cette île stérile et inculte, rien ne poussait et la misérable population avait inventé cette terrible industrie : le naufrage. Par gros temps, alors que des navires en détresse louvoyaient péniblement sur les flots, ils attachaient aux cornes de leurs bœufs sacrés, élevés uniquement dans ce but, d'énormes lanternes et chassaient les animaux sur la grève.

« Ceux-ci allaient en courant, de droite à gauche, affolés... et les lanternes, comme eux, remuaient d'une manière désordonnée. Les malheureux pilotes, croyant ainsi apercevoir un phare ou des feux allumés sur la plage, pour leur montrer la route, piquaient droit sur l'île... Or, vous remarquerez la conformation de celle-ci. Ce n'est qu'un récif, dans lequel s'ouvre une baie...

« C'est sur les bords de cette baie que se tenaient les naufrageurs. Le navire filait droit sur les récifs, croyant arriver dans un port et il arrivait ce qui était prévu : il sombrait... Les malheureux navigateurs nageaient vers le rivage où les attendaient des hommes armés de massues. Les naufrageurs ne faisaient pas de quartier... Tous devaient mourir pour ne pas dénoncer plus tard leur affreux trafic...

— Quelle horreur! soupira Amy.

— Puis le flot rejetait les épaves au rivage. On se les partageait. Heureusement, ajouta Réginald que nos temps sont devenus plus doux...

— En apparence... murmura la jeune femme. N'avons-nous pas tous, au fond de nous, un criminel qui sommeille?... Il ne faut que les circonstances favorables pour que celui-ci resurgisse...

Les deux hommes ne répondirent pas. Quoiqu'ils

ne partageassent pas l'avis de la jeune femme, ils jugèrent inutile de discuter pour ne pas faire renaître ses remords.

James Wells avait mis son ami au courant du mal secret d'Amy pour éviter qu'un mot par hasard put de nouveau blesser la pauvre femme.

La conversation tomba quelques instants, puis, de nouveau, Reginald reprit la parole :

— Regardez les mouettes dans le sillage du navire, dit-il. Ces oiseaux sauvages sont incroyablement familiers. Et si ce n'étaient leurs cris discordants, ils seraient très sympathiques.

— Je les aime beaucoup, dit Amy; ils sont si gracieux dans toutes leurs évolutions...

— Beaucoup de dames partagent votre préférence, répondit le jeune anglais en riant, surtout lorsque quelque chasseur les a tués et qu'un naturaliste les a empaillés pour les mettre sur leurs chapeaux...

La jeune femme se mit à rire, elle aussi...

— Mais, reprit-elle se défendant, c'est un reproche que vous ne me ferez pas; personnellement, je me suis toujours opposée à ce que l'on mit des oiseaux sur mes chapeaux. Le meurtre de ces petites créatures me semble cruel... Je n'ai jamais fait exception que pour les plumes d'autruche, car je sais qu'on ne tue pas ces oiseaux pour leur prendre leurs plumes...

— Je m'en voudrai de détruire cette illusion, répartit James Wells; cependant, ma chère Amy, si l'on ne tue pas les autruches élevées dans les factoreries, dans le but justement de faire commerce de leurs plumes, pour remplir de jeunes autruches lesdites factoreries, il a d'abord fallu aller à la chasse à l'autruche sauvage... Et pour prendre les jeunes, presque toujours il faut tuer la mère...

— Mais, dit à son tour, Reginald, il serait absurde

de trop se préoccuper de cela, chère Madame. Tous les êtres se tuent dans la nature. Les uns pour manger, d'autres pour tirer profit de leur chasse, ce qui est une façon indirecte de trouver à manger... Si nous voulions raisonner aussi strictement, nous ne mangerions plus. Il faut en prendre et en laisser. Nous élevons des poulets et des lapins dans les basse-cours pour le manger, pourquoi se refuserait-on le droit de manger un faisan que l'on a tiré dans la lande?

— Sans doute, sans doute! répondit Amy; mais c'est cruel et comme vous le dites, il vaut mieux n'y pas penser...

— N'y pensons donc plus, répondit Reginald, tout souriant; d'autant plus que la cloche du bord vient de sonner quatre coups, c'est-à-dire qu'il est temps de passer à la salle à manger. Il ne s'agit pas d'avoir l'appétit coupé, avant de se mettre à table...

Quelques minutes plus tard, les trois jeunes gens, assez joyeux, faisaient honneur au repas exquis servi par le chef de bord.



Quelques jours plus tard, le beau yacht blanc s'ancrait à l'entrée de la Bidassoa.

De commun accord, les voyageurs avaient décidé de s'arrêter quelques jours à Saint-Sébastien et de faire quelques excursions dans les environs. Amy paraissait plus forte, la brise du large avait eu sur son organisme une influence extrêmement salutaire.

En effet, le soir même, comme si elle reprenait goût à la vie, en se trouvant emportée dans le tourbillon des fêtes qui avaient lieu chaque jour dans cette ville de plaisir, elle voulut danser...

Et, à tour de rôle, Reginald Bury et James Wells se

firent ses cavaliers en se disant à part soi que leur danseuse était légère comme une plume.

Cependant, à la troisième valse, James Wells crut devoir dire :

— Ne crains-tu pas de te fatiguer, Amy?...

— Non, mon ami, non... laisse-moi danser; il y a si longtemps que je n'ai respiré l'atmosphère d'une salle de bal... Il me semble que je revis, enfin!...

Et l'explorateur vit dans ses yeux ces lueurs dansantes qui l'avaient tant fasciné autrefois...

Mais, aujourd'hui, Amy lui était mille fois plus chère que jadis et il était plus clairvoyant... Il savait que c'était la fièvre qui montait... la dangereuse fièvre...

Et il insista, mais Amy fit la moue et dit d'un ton câlin :

— Je t'en prie... encore une... puis une coupe de champagne et j'irai dormir sagement...

Il fallut en passer par où elle voulut! Enfin, elle consentit à quitter le bal et James Wells l'accompagna dans sa chambre.

L'explorateur faillit lui-même oublier tous les conseils de la raison quand il se trouva seul en tête à tête avec son amie... Jamais la jeune femme n'avait été si belle et sans cette impression de fragilité qu'elle donnait, on eut pu la croire en pleine santé.

Ses lèvres semblaient gonflées d'un sang généreux, ses joues et ses yeux étaient si animés, si joyeux, qu'elle était méconnaissable... On n'eut jamais reconnu en cette belle jeune femme, vêtue de soie légère, dans la chevelure de laquelle étaient piquées des roses thé, la triste malade, allongée sur une chaise longue et enveloppée de couvertures que Jams Wells avait soigné quelques semaines plus tôt...

Mais l'explorateur ne s'y trompait pas.

Il embrassa doucement Amy, appela la femme de

chambre et quand la jeune femme eut pris la potion calmante, recommandée par le médecin, il la quitta en faisant un signe à Mabel.

Une demi-heure plus tard, celle-ci venait lui dire que sa maîtresse venait de s'endormir.

Le jeune homme se rendit alors au bar de l'hôtel où il retrouva Reginald, en train de confectionner un cocktail de son invention.

— Qu'en pensez-vous, mon cher? lui demanda-t-il.

— De quoi?

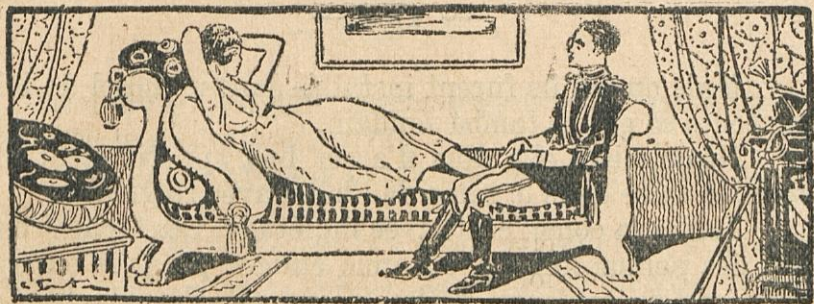
— De l'animation d'Amy, ce soir...

— Elle est bien naturelle... La vie et la jeunesse reprennent leurs droits; il faudra seulement, évidemment prendre des précautions; mais les distractions lui sont nécessaires, à la condition, bien entendu, qu'elles ne tournent pas en fatigue...

— J'y veillerai, vous pouvez en être sûr, car le médecin m'a prévenu qu'une rechute serait mortelle.

Les deux jeunes gens restèrent encore un long moment au bar, écoutant la musique de l'orchestre qui berçait leurs pensées; puis ils s'en furent faire une promenade sur la terrasse, dominant la Bidassoa et purent jouir ainsi du coup d'œil féérique que leur offrait la ville nocturne.

Enfin, lassés, éprouvant le besoin de dormir, ils pénétrèrent de nouveau dans l'hôtel et se séparèrent pour rentrer chacun dans sa chambre.



CHAPITRE DLXIX

LA FIN DU VOYAGE

Après une traversée magnifique, le « *Glory* » avait touché aux Baléares, où l'on s'était arrêté quelques jours puis à Naples.

Amy semblait reprise d'une fringale de vie; elle se jetait dans tous les plaisirs qui s'offraient à elle.

Lorsqu'on quitta l'Italie, elle était transformée; une flamme d'enthousiasme la soulevait et à l'idée de se rendre en Grèce, de visiter Athènes et Constantinople, elle se montrait toute joyeuse.

Cependant, parfois, après ces flambées de joie, elle retombait dans des crises de dépression intense.

Et le front de son ami qui s'était éclairci dans les premières semaines de la traversée, se rembrunissait, maintenant. Cet excès de vitalité lui semblait aussi inquiétant que la dépression précédente...

Comme ils l'avaient décidé, les trois touristes firent quelques excursions en Grèce, puis arrivèrent sur le Bosphore.

Le spectacle de la rade enthousiasma Amy qui n'eut pas de cesse avant qu'elle eut débarqué.

Mais quand ils furent installés dans un hôtel de Péra, toute sa gaieté tomba soudain.

Néanmoins, elle dîna d'assez bon appétit et fit un tour de valse dans le salon de l'hôtel avec Reginald.

James la considérait avec inquiétude. Les taches rouges des pommettes de son amie étaient plus rouges encore que de coutume. Enfin, quand elle fut couchée, il alla s'asseoir un instant auprès de son lit, et prenant sa main dans les siennes, il put constater qu'elle était brûlante.

Dans la nuit qui suivit, la fièvre s'éleva avec une violence effrayante. Elle parla tout haut pendant son sommeil, délira, et, à un moment donné, poussa un long cri aigu.

James Wells qui couchait dans la chambre voisine, fut pris de peur et se leva précipitamment. Il se vêtit en hâte et se rendit dans la chambre de sa chère malade. Il la trouva les yeux grands ouverts, les joues et le front luisants de fièvre. Son regard avait une expression de démence tourmentée.

— Amy, qu'as-tu ? interrogea-t-il à mi-voix. L'émotion, l'inquiétude l'empêchèrent de proférer d'autres paroles. Il saisit la petite main de la malade, laquelle était brûlante et moite et s'assit au bord de la couche.

Torturé d'inquiétude, il se leva d'un bond et sonna la femme de chambre.

Celle-ci mit de longues minutes à venir.

— Mabel, téléphonez vite au médecin, lui dit-il à l'oreille. Madame est malade, très malade, qu'il se hâte le plus possible. Qu'il arrive, vite, vite !

La servante s'exécuta et découvrit enfin un médecin disponible.

Amy gémissait, prononçait des paroles incohérentes ; le malheureux Wells arpentait nerveusement la pièce.

Des minutes, longues comme des siècles, s'écoulèrent avant que le médecin n'arrivât.

Il jeta un regard sur la malade, et dit d'un air impassible :

— Elle a la fièvre... Il n'y a pas grand'chose à faire présentement... Je ne connais pas la cause du mal, et il serait inopportun de l'examiner en ce moment-ci.

— Miss Nabot a les poumons malades, dit Wells pour le renseigner.

— Bon, reprit le médecin, je vais donc vous faire une ordonnance pour un calmant. Vous en donnerez une dose toutes les demi-heures à la malade, dans de l'eau, dit-il à Wells en lui tendant l'ordonnance. Voulez-vous que je revienne demain matin?

— Oui, je vous remercie.

Le médecin parti, il s'approcha d'Amy et la contempla.

La femme de chambre s'en fut faire exécuter l'ordonnance.

La malade se démenait avec frénésie et jetait des cris incohérents.

Elle cria tout à coup :

— Au secours, Zoroastre!

— Zoroastre? murmura distraitement Wells. Que signifiait cela?

Il lui passa son bras autour de la taille.

De longs frissons de fièvre la parcouraient, et le jeune homme sentit sa peur grandir de minute en minute.

— Viens à mon secours! hoqueta Amy.

Il la regarda avec inquiétude.

— Au feu! cria-t-elle d'une voix suraiguë, le minaret brûle!

— Elle est au Caucase, se dit-il; c'est pourquoi elle se souvient de Zoroastre.

Amy l'appela encore une fois, puis se tut.

Wells sentit une frayeur mortelle glacer le sang dans ses veines... Il se sentait si impissant à lui porter secours, qu'il en perdait tout sang-froid.

Il se mit à lui caresser les mains sans même savoir ce qu'il faisait.

Et Amy s'accrocha à lui.

Alors, il s'aperçut que la terreur maladive de cette femme, commençait à l'envahir à son tour. Il n'était plus maître de ses pensées.

Enfin, la femme de chambre revint avec le médicament.

Elle fit fondre deux tablettes dans de l'eau et fit boire le mélange à la malade.

Cette dernière l'absorba sans difficulté.

— Il est près d'une heure, dit la servante, à la demie, Miss Nabot devra reprendre ce remède pour la deuxième fois.

Wells la regarda d'un air absent.

Elle se douta qu'il n'avait pas compris et revint une demi-heure plus tard pour continuer le traitement de la malade.

La nuit s'écoula pour lui en tourments affreux.

Le lendemain matin, le docteur revint.

Amy était devenue plus paisible. Elle était étendue les yeux clos, mais elle dormait pas. Elle avait repris connaissance. Quand le médecin s'approcha de son lit, elle ouvrit les yeux et lorsqu'il lui demanda comment elle se sentait, elle répondit :

— Bien, je n'ai à me plaindre de rien, je suis seulement très lasse.

Le médecin lui tâta le pouls et prit la température.

— Allons, dit-il, il faut vous reposer. Essayez donc de dormir.

Amy lui demanda un somnifère. Il prescrivit alors :

— Si le sommeil ne veut pas venir, vous donnerez

à la patiente, vingt gouttes de ceci, dit-il à la bonne qui venait d'entrer dans la chambre, pour s'assurer si l'on n'avait pas besoin d'elle. Allez chercher tout de suite ce médicament, reprit-il, et il s'approcha encore une fois du lit d'Amy. Je reviendrai encore une fois, et il lui tendit la main.

Puis, ayant fait mine de prendre congé, il fit signe à Wells qu'il désirait lui parler. Les deux hommes sortirent.

Dans la pièce voisine, le médecin lui dit d'une voix grave :

— Je ne peux vous dissimuler que l'état de la malade est très grave.

— Elle n'a pourtant plus de fièvre, docteur ?

— Non, elle est tombée avec une rapidité surprenante et cela est fort inquiétant, ajoutez à cela la faiblesse du pouls... je redoute une issue fatale.

L'esprit vide, Wells regarda autour de lui d'un air hagard, il lui semblait que tout s'écroulait. Le médecin lui dit encore quelque chose dont il ne prit pas conscience et il resta là, écrasé par l'effroyable perspective de la mort, ne trouvant plus la force de faire un mouvement. Il resta à cet endroit, sans voix et sans pensée, anéanti.

Après une longue période de désarroi moral, il se releva dans un sursaut d'énergie et revint dans la chambre de la malade.

Amy ne dormait pas... elle souleva faiblement la main, dans l'intention de la lui tendre... mais cette main retomba lourdement sur la couverture : elle ne pouvait plus maintenant faire ce simple geste !

James Wells, les yeux pleins d'une angoisse mortelle s'avança vers elle et, malgré sa faiblesse, l'agonisante s'en aperçut.

— Il ne faut pas t'inquiéter pour moi, James, dit-

elle tout bas, je ne souffre pas le moins du monde, je suis seulement très lasse.

L'aveu de cette lassitude extrême augmenta encore la douleur de Wells, elle lui devint insupportable. Et pourtant, il fallait bien qu'il se dominât pour ne pas effrayer Amy.

— Dors, Amy, dors, dit-il doucement et avec beaucoup de ménagements, il posa la main sur front.

Elle ferma les yeux.

A ce moment il fit un petit mouvement pour s'éloigner du lit, mais elle rouvrit les paupières et lui dit d'un ton suppliant :

— Reste près de moi.

Il resta debout à son côté. Il lui sembla qu'elle allait s'assoupir. Sa respiration devenait plus calme. Se trompait-il ?

Un espoir hésitant naquit doucement, dans l'esprit févreux de Wells. Il demeura à sa place, complètement immobile, n'osant faire un mouvement, bien qu'il sentit une défaillance l'envahir et le faire vaciller sur ses jambes. Il avait mal dans le dos et son cœur battait dans sa poitrine à coups précipités.

La porte s'ouvrit sans bruit et la bonne pénétra sur la pointe des pieds dans la pièce.

— Je rapporte les gouttes prescrites par le médecin, dit-elle à l'oreille de Wells qui n'avait aucune idée de la nature de l'ordonnance.

Dans le silence de la pièce, il l'entendit verser l'eau dans le verre et fut pris par la crainte que ce bruit ne dérangeât Amy.

Cette crainte n'était d'ailleurs que trop fondée.

Le léger glou-glou de l'eau eut pour effet de tirer la malade de son sommeil. Elle jeta un regard sur la femme de chambre qui se tenait debout au pied du lit.